

matif : il a vu Thomas ajuster la vache. Il sourit d'ailleurs et ajoute :

— Il faut vous dire qu'il était saoul comme un Polonais !

— Un Polonais ? bondit Thomas. Je suis Lorrain, mon lieutenant.

Le joie du Conseil du Guerre ne me rassure qu'à demi. Comme avocat, je trouve que Thomas en met un peu trop. Mais le calmer ? Impossible. Il tient son public, un parterre de gradés, une cinquantaine de soldats. Il ne le lâchera pas.

— Et une fois enfermé dans la prison, vous avez essayé de vous évader ?

— Ah, ça, c'est une autre histoire. Il faut vous dire, mon colonel, que de mon métier, je suis un peu serrurier. Alors quand les gendarmes ont voulu m'enfermer, je leur y ai dit : « C'est de la frime. Avec Thomas, il y a pas de prison. Thomas, il passe à travers les murs. »

« A peine dedans, je me mets au travail : je dévisse une lucarne. Un instant après, je m'assois sur le toit. Et je leur-z-y crie :

« — Coucou !... Voilà Nick Carter... »

« Avouez, mon colonel, que c'était bien joué.

Le colonel le reconnaît.

Après quoi, je plaide que le Conseil, ayant ri, est désarmé.

Et le Conseil, en riant, pour me prouver que j'ai tort, condamne Thomas à cinq ans de prison.

\*\*\*

Il y a aussi les jours tragiques.

Le greffier m'a dit, un matin, en faisant la grimace :

— Cette fois, c'est une peine de mort.

Curlot. Un abandon de poste... Le troisième. Curlot est de mon régiment.

Je cours à la prison. Il en sort un grand paysan, bien bâti, joli garçon, rêveur et silencieux — avec lequel, lentement, je me promène dans un terrain vague, ceinturé de barbelés.

— Qu'est-ce que je risque ? me demande-t-il.

Je ne réponds pas.

Il conclut simplement :

— La mort ?...

Prostré ? Non. Ému ? Pas même. Un visage immobile, qui n'exprime rien.

Je l'interroge, je le presse. Je voudrais savoir ses raisons, faire sortir de ses lèvres le mot d'explication que je pourrai traduire, amplifier, rendre intelligible, avec lequel je pourrai toucher le cœur de ses juges.

Je le secoue désespérément, sentant que demain — demain déjà ! — je serai seul à le défendre, que je ne trouverai en lui aucun appui, qu'il ne sera pas mon allié, qu'il sera peut-être, par son inertie, le plus terrible de mes adversaires.

— Pourquoi es-tu parti ?

- Je ne peux plus...
- La fatigue ?
- Le bombardement...

Voilà trois fois que Curlot, las de bombardement, déserte la tranchée, qu'il revient à l'arrière, seul, lentement, simplement, s'asseoir sur un talus, manger, attendre les gendarmes...

Le bombardement ? Ma tête est lourde d'éclatements, mes yeux remplis de lueurs brusques, d'arbres qui tombent, de cris d'angoisse.

Mais dans ses yeux, à lui, je ne découvre rien, pas un souvenir de la panique.

Je le quitte, et j'erre dans le bled, toute la journée, cherchant des phrases, des formules. Vanité de la justice, si le salut d'un homme tient à ce qu'un mot, dans une phrase, est venu en heurter un autre plutôt qu'un troisième. Et pourtant !

Le soir, je reviens à la prison :

- As-tu un carnet de route ?
- Non.
- Tu n'as rien écrit, rien ?

J'obtiens tout de même un carnet sale, que je lis fiévreusement.

Ici, le texte d'une chanson ordurière. Deux pages plus loin, celui d'un cantique.

Je me hâte : dans ces notes, je cherche une date, celle de l'abandon de poste. Il est du 25... Ah ! le 25 !

« 25, dit le carnet, bombardement. Revenu à Rauches. Lavé mon linge. »

C'est tout.

— Je ne peux plus, fait Curlot. Il y a dix mois que ça dure... Je ne peux rien dire d'autre...

Je dîne à Rauches, avec Étienne Caen, à la popote de deux camarades, gentils et roses, discrètement abrités à l'ombre de la Division.

Aucun ordre ne les poussera en avant, vers l'inhumaine tranchée, le bois de Carency.

Il y a aussi pour eux dix mois que ça dure.

Rien à leur reprocher : ils n'ont fait qu'obéir en venant ici, comme Curlot l'eût fait à leur place. Et pourtant !

Non, Curlot, on n'a pas le droit ! Non, je plaiderai que si tu as abandonné ton poste, il y a en France des milliers d'autres, des centaines de mille, auxquels on aurait pu le confier, ton poste, pour te permettre de dormir, longuement, sur les lits de l'arrière, de reprendre haleine.

Puisqu'on ne leur demande rien, pourquoi donc, à toi, a-t-on demandé tout ?

Justice guerrière.

Quelle chose étrange, avec le recul du temps, que cette école de village où devant un tribunal d'officiers, je revois un simple soldat, en capote fanée, se lever, la gorge serrée, pour défendre un de ses camarades ; s'affermissant peu à peu, s'animant, se jetant hors de lui-même, et faisant, devant ses chefs, le procès de la justice.

Un simple soldat sombrant dans les larmes, en feuil-

letant un carnet inepte, pour y lire des notes de blanchissage, des cantiques, des chansons obscènes.

Son émotion gagnant ses juges. Et les cinq essuyant leurs larmes.

Un seul homme dans la salle demeure impassible : celui dont la vie se joue dans ce débat...

Tant pis. Ce n'est plus pour lui, c'est pour une idée que je plaide. Une idée que n'enveloppe pas, comme au Palais, la théâtrale ampleur des manches d'avocat. Ce sont les pauvres manches d'une capote fripée que, pour l'adjurer, je tends vers le Conseil, ce Conseil qui, tout à l'heure, lira sa sentence

— Au nom du Peuple Français...

Le Peuple français, vraiment, demande-t-il, la mort de Curlot ?...

— Au nom du Peuple Français...

Le moment est venu. Le Conseil est debout, les yeux encore embués. La formule attendue tombe lentement, dans le silence total.

Et brusquement toute la salle respire.

Curlot est sauvé. Pas de poteau pour lui !

Dans la cour de l'école, le colonel, un brave, et un homme de cœur, sans un mot, m'a serré la main à me la broyer. Le commandant m'a dit : « Merci. »

Et de la bouche d'un juge est tombée cette phrase, qui grandit encore le Conseil :

— « On » nous avait demandé la mort...

Ah ! qu'il est tendre, au soleil, le jardin fleuri de la gendarmerie !

Étienne Caen m'a pris le bras. Nous rejoignons Curlot, qui, toujours impassible, regarde, pour l'instant, un gendarme arroser ses fleurs.

Cordial comme il sait l'être, Caen interpelle Curlot avec énergie :

— Et maintenant, pas de bêtise !... Tu ne vas pas recommencer... Parce que cette fois...

Curlot ne le regarde pas ; il ne retire pas même ses mains de ses poches. Il demande seulement :

— Alors je vais y retourner ?...

— ... Dame...

Il n'a pas l'air d'avoir entendu. Il suit attentivement l'arrosoir du gendarme, l'eau qui s'éparpille, emmêlée de soleil. Et puis, de sa voix tranquille :

— Alors, il aurait mieux valu me fusiller tout de suite !

Étienne Caen, à son tour, a sauvé du poteau un de ses camarades.

Mais un jour la tâche s'est trouvée trop lourde. Dans la petite salle d'école, un homme a été condamné à mort.

Un artilleur, coupable d'abandons de poste multiples, inexplicables, dans le calme comme sous le bombardement. Une tête d'où n'émanait aucun flux sympathique.

J'ai vu le greffier lire, à cet homme, dans la cour, le verdict. Et l'homme est resté muet devant la mort, comme Curlot devant la vie.

Caen l'a assisté à ses derniers moments. Combien de nuits sans sommeil cela lui a-t-il valu ?

Il m'a décrit les préparatifs, le poteau, l'accolade. Le peloton terrorisé qui n'a pas tué son homme. Le petit sous-officier de cavalerie, nouveau venu au front, et qui, pour ses débuts, avait reçu l'effroyable tâche : celle d'achever l'homme, au revolver.

Et le revolver qui ne voulait pas partir, dans sa main tremblante...

## XII

## ATTAQUE

Encore un repos à Lacomté, un repos sérieux. Mais cette fois aucun mystère : personne n'ignore que dans quelques jours, à la fin de ce mois de septembre, nous allons déclencher une nouvelle offensive. A grand orchestre, bien entendu.

Il y a près de Lacomté, dans un joli cadre, un étang, que nous appelons le Lac Bleu. Sur ses bords, au soleil, ce sont des fêtes de natation.

Nous sentons là, intensément, la beauté de la vie. Le commandement lui-même trouve une occasion de nous la rappeler. Un baigneur, un soir, s'est noyé dans le lac. Un soldat noyé ! Mort comme un civil ! Une émotion intense a gagné la troupe.

Les États-Majors, eux, sont consternés. Un homme dans un lac ! Tout le monde sent que le coup n'est pas régulier. Les bureaux rédigent des notes pour éviter